[Le Devoir](#), Montréal, Édition du 11 juin 1999.

Les chiens ont soif

En ce moment même, les ratés (bien réels) induits par ces compressions fournissent aux lèche-bottes des maîtres de grandes occasions de se manifester et de chanter les louanges du modèle américain.

Normand Baillargeon

: baillargeon.normand@uqam.ca

anarchiste, Normand Baillargeon est professeur à l'Université du Québec à Montréal où il enseigne l'histoire de l'éducation et la philosophie

[L'auteur nous a donné sa permission de diffuser cet article dans [Les Classiques des sciences sociales](#), le 20 février 2006. JMT.]

Le modèle américain! Le modèle québécois est pourri, c'est entendu, mais le modèle américain, alors: quelle classe, quel génie, quelle noblesse! Surtout en santé.

Tel était le message de la propagande cette semaine, commandité notamment par Power Corporation et autres bourre-cerveaux.

Parlons-en donc, du modèle américain. Et rappelons quelques chiffres qui ne font pas les manchettes mais que chacun pourra vérifier s'il le souhaite. Le modèle américain?

Ses quelque deux millions de personnes en prison, son système carcéral qui se privatise, ce qui permet de faire du fric avec les taulards et de «créer de l'emploi», ses millions de

«découragés» et de travailleurs involontairement à temps partiel qui feraient monter à 10% le taux de chômage si on les comptait comme on le fait ailleurs, ses villes de riches grillagées, ses belles armes en vente chez Wal-Mart, sa légendaire «insécurité des travailleurs» que chante périodiquement Alan Greenspan, de la Fed, parce qu'elle permet le boum de Wall Street, cette Bourse dont la moitié des actifs appartient à 1% de la population, 10% se partageant presque tout le reste. Ah! Le modèle américain, avec sa fantastique flexibilité des travailleurs dont 80% ont en 1998 un salaire médian inférieur à celui de 1973, avec sa famille moyenne qui travaille, en heures additionnelles, l'équivalent de 15 semaines de plus par an qu'en 1970 pour des revenus qui stagnent ou qui diminuent, avec ses 15 millions de pauvres qui sont à moins de 50% du seuil de la pauvreté (ils étaient 7, 7 millions en 1975).

La santé? Je ne sais pas si vous avez noté, mais les chiffres que je viens de citer concernent la santé, si on ne donne pas un contenu idiot à ce terme: la santé, pardon du truisme, ce n'est pas seulement des appareils de haute technologie qui te soignent: c'est aussi un environnement qui ne te rend pas malade. Mais si on veut des données plus pointues, n'oublions pas ces 40 millions de personnes, aux Etats-Unis, qui n'ont absolument aucune assurance de soins de santé, ni ce taux de mortalité chez les hommes noirs de New York qui concurrence celui du Bangladesh, ni ces bébés de petit poids (toutes couleurs confondues) presque deux fois plus nombreux qu'en Europe

de l'Ouest, ni le fait que les Etats-Unis sont 23e au monde pour la mortalité infantile.

Depuis toujours, la référence des activistes et militants américains, en matière de soins de santé, c'est le système que nous avons mis en place ici et qu'ils regardaient avec envie, ce système que le NPD a inauguré en 1961 en Saskatchewan (non, il n'a pas été créé de toutes pièces par M. Castonguay qui publie sa prose dans La Presse-Power Corporation-Great West). Ces activistes ont bien raison: s'il y a un modèle au monde à ne pas imiter, c'est bien celui des Etats-Unis.

Le grand public américain ne s'y est pas trompé non plus: depuis plus de 40 ans, année après année, sondage après sondage, avec une constance remarquable, nos voisins du Sud favorisent, dans une immense majorité, un système de santé comme le nôtre. Ce qui est compréhensible mais quand même étonnant Compréhensible. Le système de santé américain est une honteuse calamité avec, entre autres, sa bureaucratie pire que la nôtre, son peu de souci de la prévention, et j'en passe; il profite surtout aux mieux nantis et aux compagnies d'assurances et pharmaceutiques, qui s'enrichissent grâce à lui. Mais cette préférence du public américain est aussi étonnante dans la mesure où l'option d'un système de santé à la canadienne n'est que rarement évoquée dans les médias américains et que, lorsqu'elle l'est, c'est le plus souvent pour la dénigrer ou la déclarer a priori impraticable. Le grand public canadien, pour sa part, favorisait un système américain à 5% encore récemment.

Aux yeux des maîtres, c'est intolérable. Heureusement, les temps changent et les compressions budgétaires, réclamées à grands gis par eux comme autant de massues pour taper sur la tête du public, ces compressions, donc, font leur oeuvre sur ce système. En ce moment même, les ratés (bien réels) induits par ces compressions fournissent aux lèche-bottes des maîtres de grandes occasions de se manifester et de chanter les louanges du modèle américain. Je tiens à le dire: ce que j'ai lu, vu et entendu cette semaine à ce propos est à chialer. Ceux-là mêmes qui lui ont arraché les yeux posent aujourd'hui en sauveurs du public; tantôt, ils vont nous demander de les remercier en passant à la caisse où ils vont nous vendre des lunettes ou des cannes blanches. Un exemple? Ces temps-ci, les CLSC sont dans la ligne de mire. Notez bien: ces CLSC, que le virage ambulatoire nous a notamment vendus en nous promettant de les mettre en première ligne et qui n'ont pas reçu les budgets leur permettant de remplir ces nouvelles fonctions, on leur reproche de ne pas faire ce qu'on ne leur permet pas de faire.

Reste un problème pratique: comment vendre à des gens un système dont ils ne veulent pas? Ce qui précède donne

une partie de la réponse. Le reste peut être déduit par un examen de ce qui s'est passé il y a quelques années aux Etats-Unis. A la fin des années 80, en effet, la pression publique avait réussi à mettre à l'ordre du jour la création d'un système de soins de santé digne de ce nom. Les Etats-Unis auraient ainsi rejoint tous les autres pays industrialisés. Il n'en était pas question. La commission chargée d'étudier l'opportunité de la réforme était dirigée par John D. Rockefeller; Burson-Marsteller, la firme de relations publiques, fut embauchée; des pubs ignobles furent diffusées; des mensonges; de la crasse. Un cas d'école, vraiment de manipulation du public. L'enjeu: du profit pour quelques firmes ou de la santé pour tous. Le public persistait dans sa demande, mais il a perdu.

Ici? Regardez-les aller. Lisez leurs journaux; écoutez leurs stations de radio; regardez leur télévision. Les chiens ont soif. À défaut d'une vaste mobilisation populaire, je le crains, les soins de santé qu'on avait ici, c'est foutu. Il va falloir se battre avec acharnement et exiger qu'on finance adéquatement notre système de santé. L'ennemi est énorme, mais, comme toujours, pas invincible, si seulement on s'y met tous ensemble.